

ANTHROPOLOGIE CRITIQUE DU DEVELOPPEMENT
Esquisses anthropologiques
--bilan d'une recherche--

J.-P. Dozon

Mes recherches de "terrain" se sont déroulées en Côte d'Ivoire où j'ai régulièrement séjourné depuis 1973. A l'exercice biographique consistant à présenter le récit détaillé d'un itinéraire, je préfère mettre en relief les directions de travail, les interrogations qui sont à l'origine de ma démarche actuelle.

Pendant deux années, j'ai travaillé dans le cadre de ce qu'on appelle couramment une opération de développement. Visant à diffuser un nouveau mode de production rizicole (reposant sur la riziculture irriguée) l'institution responsable du projet --la SODERIZ-- demandait à un sociologue de l'ORSTOM d'identifier, dans une zone pilote, les résistances, les facteurs d'ordre socio-économique ou foncier qui pouvaient faire problème ou obstacle au bon déroulement de l'opération. Cette étude qui se situait manifestement sur le terrain de la sociologie ou de l'anthropologie appliquée m'a en fait conduit aux réflexions et conclusions suivantes.

En règle générale les rapports entre développeurs et développés sont conçus et établis sur un mode asymétrique. Ceci peut paraître assez trivial au regard des théories de l'impérialisme et de la domination, des analyses critiques qui se sont élaborées dans les années 1960 et qui ont lié le développement des pays du Tiers-Monde à une volonté délibérée d'intégrer ces pays au marché mondial, de les soumettre davantage aux lois d'airain du capitalisme international. Toutefois cette proposition l'est déjà beaucoup moins lorsqu'elle s'applique également à des opéra-

tions ou des projets qui n'entrent pas exactement dans la catégorie sus-mentionnée, et qui visent, en principe, à créer les conditions d'un développement indépendant ou, pour reprendre une expression tombée désormais dans le domaine public, d'un développement autocentré. L'opération à laquelle je fus associé relève, si tant est que cette typologie ait une quelconque pertinence, de la seconde catégorie, en ce sens que l'introduction et la diffusion de la riziculture irriguée correspondaient pour la Côte d'Ivoire à une politique d'auto-suffisance alimentaire.

L'asymétrie que j'évoque recouvre donc l'ensemble des opérations de développement, quels que soient leurs objectifs et leurs modalités. Aujourd'hui, du reste, après deux décennies d'un développement plutôt globalement négatif (reconnu, y compris par les tenants du libéralisme), le paysage en la matière s'est singulièrement diversifié: selon les pays, les régions, les sources de financement, les politiques des Etats, de grands projets liés à des intérêts économiques extérieurs coexistent avec des petites opérations destinées au seul marché intérieur des pays, de grandes banques internationales cotoient des O.N.G. (organisations Non-Gouvernementales). Or, en dépit de leurs positions divergentes, des critiques qu'ils s'adressent les uns aux autres, des controverses qui les animent, ces divers acteurs participent d'une manière ou d'une autre à la même "raison développante". Raison développante qui certes est capable d'auto-critique, d'imaginer des solutions alternatives aux problèmes qui sont posés aux pays du Tiers-Monde, mais qui par cette capacité même renforce sa légitimité et son autorité, et reste prise dans une stratégie technicienne à l'égard de pays qu'elle persiste à appeler "sous-développés".

J'en prendrai pour indice le recours aux Sciences Humaines, illustré par ma propre expérience. Il est d'usage depuis quelques temps de convoquer nos disciplines à la "grand'messe" du développement; l'idée a fait son chemin que les échecs répétés étaient dus à l'insuffisante prise en compte du facteur humain, qu'on ne saurait introduire un produit, une technique, un système de cultures, sans connaître les contextes socio-culturels, les savoir-faire locaux. Bien que marqué par sa "molle"

scientificité, le savoir produit par les sciences humaines sur telle réalité locale peut être finalisé, modélisé, faire système avec le reste (c'est-à-dire avec les facteurs agronomiques, climatiques, économiques, etc...) et contribuer ainsi à une véritable science du développement (ou science, comme l'a excellemment décrite R. Bastide dans son "Anthropologie appliquée", de "l'action manipulatrice des hommes"). Ce mouvement d'instrumentalisation des Sciences Humaines participe désormais à leur destin, mais des détours leurs sont toujours possibles où elles peuvent buissonner et découvrir des domaines imprévus. En effet leurs tâches ne consistent pas seulement à travailler pour le développement, mais aussi à le décrypter, à subvertir l'asymétrie originelle, à inverser le rapport qui consiste à étudier les autres dans une quasi-méconnaissance de soi-même, en l'occurrence à faire du développement une science dont nul ne sait véritablement comment elle se fabrique.

De ce point de vue la brève expérience que j'ai acquise en Côte d'Ivoire m'a permis au moins de comprendre ceci: les populations qui étaient concernées par le projet de développement rizicole ne lui ont livré en vérité aucune résistance; elles l'ont, suivant des logiques socio-économiques qui étaient les leurs depuis plusieurs décennies (logiques qu'on ne saurait qualifier de "traditionnelles" puisqu'elles relèvent d'une économie marchande reposant sur l'exploitation du café et du cacao), simplement détourné ou adapté à leurs propres fins. Les responsables de l'institution qui avaient mis sur pied un dispositif d'intervention assez élaboré, fondé sur la représentation d'un paysanat égalitaire et solidaire (coopératives), se sont trouvés confrontés à eux-mêmes; croyant voir chez les développés quelques énigmatiques obstacles socio-culturels à leur entreprise, la SODERIZ, ses bailleurs de fonds, et dans une certaine mesure l'Etat ivoirien, ont en fait révélé leurs propres contradictions, leurs croyances, leur idéologie, bref tout ce qui fait l'objet de la recherche anthropologique.

J'ai acquis ainsi la conviction qu'une anthropologie du développement devait être entreprise, non pas dans le but de fournir à la discipline un nouveau "créneau", mais

dans la perspective de l'approfondir. L'exercice de symétrie qu'elle requiert ouvre un champ qui dépasse largement les études ponctuelles où il peut s'appliquer et s'expérimenter: car l'enjeu ne réside pas seulement dans la mise à nu des pratiques et des acteurs du développement, mais dans un questionnement plus fondamental sur notre manière d'appréhender les sociétés, sur cette volonté de produire simultanément du savoir et des modalités d'action.

Dans le sillage de cette première étude, je demeurais sur le même terrain et entrepris une recherche que je qualifierai volontiers de "traditionnelle" puisqu'il s'est agi d'une monographie ethnique, celle de la population autochtone qui fut principalement concernée par le projet de développement rizicole (les Bété). Bien que dans ses modalités, ses investigations, elle se soit conformée au genre monographique, l'étude s'est heurtée à un problème de méthode dont les implications aboutirent à en critiquer les fondements.

En effet dès qu'il s'agit d'ethnie, surtout en Afrique Noire, on imagine immédiatement une réalité socio-culturelle qui plonge ses racines dans une tradition séculaire: les Dogon, les Bambara, les Nuer, autant de noms propres, d'identités collectives rendus célèbres par les ethnologues qui nous évoquent une Afrique hors des bruits de l'Histoire, rivée à ses croyances ancestrales et à ses systèmes symboliques. Les colonisations, l'édification d'Etats-Nations, le sous-développement, ont modifié, transformé ces univers archaïques, mais souvent quelques manifestations tribalistes, quelques revendications ethniques semblent rappeler à l'ordre de la tradition une modernité encore vacillante.

Or, au fil de mes recherches, j'observais une situation tout à fait différente. L'ethnie bété m'apparaissait comme le type même du "faux archaïsme", en l'occurrence comme un Sujet de constitution récente, dont on pouvait identifier les principales déterminations depuis les tous débuts de la colonisation française jusqu'à aujourd'hui où les pratiques de l'Etat ivoirien paraissent encore renforcer la conscience collective. Sans préciser davantage, je dirais simplement que ni le territoire, ni le

nom n'avaient de réels correspondants dans l'univers précolonial (le pays comme l'ethnicité bété ressortissent à l'histoire de la colonie et de la société ivoiriennes); qu'en rendre compte oblige à sortir du strict cadre monographique (et traditionnel), et à intégrer dans la démarche des facteurs et des processus qui ont structuré l'espace ivoirien.

Si cette situation paradoxale (au regard des normes ethnologiques habituelles) me posa effectivement un problème de méthode et surtout d'exposition (comment décrire et analyser un sujet précolonial dès lors que sa configuration est récente), elle fit davantage en suscitant une réflexion plus générale sur la démarche ethnologique; car bien que les processus de constitution de l'ethnie bété soient singuliers, le faux archaïsme qu'elle dégage n'a rien d'exceptionnel. En Côte d'Ivoire, en Afrique, de nombreuses ethnies sont redevables de la même analyse critique.

Par conséquent c'est bien le cadre "traditionnel" du savoir ethnologique qui est sujet à caution, la manière a priori de penser l'ethnie en termes de substance qui doit être révisée. Substance en effet car l'ethnie est une notion dont tous les prédicats semblent dérivés mais qui reste en elle-même bien souvent incontournable. Son existence est tout entière contenue dans son nom, elle est sujet non d'une histoire mais d'une grammaire qui est précisément l'objet et la matière de l'ethnologie. Le savoir accumulé dans ce cadre n'a rien d'illégitime, bien au contraire; il a produit des monographies ethniques qui resteront des références (y compris des monographies d'obédience marxiste), et des méthodes qui ont toujours valeur heuristique. Toutefois à le considérer comme l'héritier d'une tradition on peut en discerner les limites ou les bévues. L'ethnologie s'accommode difficilement de l'histoire. Sans doute a-t-elle de bonnes raisons de marquer son territoire, de penser les structures à l'écart ou à l'abri des processus, d'éviter les pièges de l'évolutionnisme ou du génétisme; mais lui suffisent-elles à échapper au jeu de l'historicité? Les ethnies dont elle parle sous la forme d'un éternel présent sont les productions historiques (récentes ou plus anciennes). Mais pour reconnaître les

implications d'un tel fait, découvrir des croisements intéressants entre processus et structures, encore faut-il être capable d'un retour sur soi, se livrer à la généalogie d'un savoir qui est lui-même daté et relève d'une tradition écrite à laquelle est étroitement mêlé l'Etat colonial.

Finalement je retrouvais là des interrogations que ma première étude m'avait déjà suggérées. La raison ethnologique comme la raison "développante" produisent du savoir sur fond de méconnaissance. Mettre à jour leurs cadres de pensée et d'analyse, rechercher leurs généalogies, leurs filiations, devrait sans doute rétablir l'équilibre entre leurs lumières et leurs obscurités, leur valeur heuristique et leur aveuglement.

Plus récemment je participais à une étude d'un genre de prime abord assez différent. Dans le cadre d'une équipe interdisciplinaire composée de médecins, parasitologues, entomologistes, géographes, qui s'était formée pour étudier l'épidémiologie d'une flambée trypanique (maladie du sommeil) dans le Centre-Ouest ivoirien, et élaborer des moyens de lutte efficace, je devais apporter, outre des données d'ordre socio-économique, une contribution un peu marginale sur la manière dont les populations concernées se représentent et interprètent cette épidémie (et plus fondamentalement cette maladie depuis fort longtemps endémique) et les façons avec lesquelles elles comprennent l'étiologie et la thérapeutique proposées par le savoir bio-médical. On reconnaîtra tout de suite que le recours à l'ethnologue (à l'anthropologie dite médicale) est du même ordre que celui qui justifiait ma participation à l'opération de développement rizicole. Dans les deux cas le degré d'efficacité se mesure à la capacité d'ajouter à l'activité scientifique ou technique un surcroît d'intelligence et de ruse en comprenant les attitudes, les modes de pensée de ceux qui sont censés en être les bénéficiaires.

C'est pourquoi j'adoptai finalement la même position que celle que j'avais expérimentée avec la SODERIZ. L'univers des "trypanologues", de la "trypanologie" m'apparut à son tour un bon objet de recherche; des enjeux où étaient étroitement mêlés des acteurs institutionnels (institutions de recherche, O.M.S. service des grandes

endémies, etc...), des controverses qui n'étaient pas seulement scientifiques l'animaient. Mais ce qu'il m'était donné d'observer et d'entendre représentait bien peu de choses au regard d'une littérature pléthorique qui s'était accumulée depuis les temps coloniaux. La maladie du sommeil, en Côte d'Ivoire mais aussi dans la plupart des territoires coloniaux, avait été depuis les années 1920, le fléau jugé le plus gravissime, celui pour lequel, et après bien des conflits, l'Administration coloniale française laissa se créer un service de lutte autonome doté de moyens importants. Les ravages qu'il fit au Cameroun, au Congo, au Tchad, en Haute-Volta, en Côte d'Ivoire, justifient sans nul doute de tels moyens, ainsi que les méthodes draconiennes et quasi-militaires, qui furent mis en oeuvre pour l'éradiquer; toutefois la partie de bras de fer qui s'est jouée entre la maladie du sommeil et ceux que l'on appelle les Pastoriens (et dont on commémore encore les noms) paraît avoir largement débordé ce cadre. L'affrontement avec ce fléau particulièrement retors, révèle d'autres enjeux, notamment ceux-ci. L'empire colonial a représenté pour une médecine conquérante en Métropole (le Pastorisme) un terrain de prédilection pour confirmer et multiplier ses découvertes, et aussi pour occuper une place tout à fait stratégique dans l'organisation et la législation de la société coloniale: la prévention des maladies, le dépistage des parasites, l'hygiénisme généralisé, constituent une manière privilégiée, voire idéale, de coloniser, mais aussi une façon de prendre le pouvoir.

La trypanosomiase est lourde de sens, mais d'un sens qu'il faut d'abord chercher dans l'histoire coloniale (d'autant que comme nous l'enseigne l'épidémiologie historique, les ravages qu'elle fit ont quelques relations objectives avec les conquêtes coloniales), ou plus précisément dans les rapports qu'ont entretenus médecine, sociétés et administrations coloniales. Le regard anthropologique ne peut donc se satisfaire d'étudier uniquement la conception de la maladie du sommeil chez ceux qui en sont les victimes; il doit se porter aussi et peut-être surtout vers ceux qui en ont fait l'enjeu de leur carrière, de leur recherche ou de leur stratégie. Ne m'a-t-on pas dit à maintes reprises sur le terrain que la "trypano" (dont je

recherchais la désignation et les explications locales) était une affaire de "Blancs", et par cette invitation spontanée à la symétrie, laissé entendre que s'il y avait du sens et de l'interprétation à trouver, c'était bien plutôt du côté de ceux qui avaient inventé le mot.

De ces trois esquisses anthropologiques, il ressort une commune intention: celle d'inverser le regard, d'examiner des systèmes de pensée et d'action qui ont précisément pour principe ou par usage de voir sans être vu, de produire des connaissances dans l'abstraction d'eux-mêmes. Il ne s'agit pas d'une épistémologie relativiste, mais simplement d'un chassé-croisé. On ne donnera plus d'ampleur, plus de réalité aux situations et aux stratégies des développés qu'en regardant simultanément le monde des développeurs; on ne découvrira d'autres angles d'attaque des sociétés africaines (sortir du cercle ethnique) qu'en restituant la production du savoir ethnologique dans la trame coloniale, dans une Tradition où se mêlent procédures cognitives et procédures administratives (problème notamment de l'identification). L'anthropologie ne saurait être fidèle à son objet par un intérêt exclusif aux représentations et aux savoirs non-occidentaux; l'univers de la pathologie et de l'épidémiologie exotiques, ne serait-ce que parce qu'il s'est trouvé et se trouve concrètement mêlé aux destins des médecines dites traditionnelles (pluralisme médical), requiert tout autant son attention.

Ce chassé-croisé relève d'une anthropologie historique, c'est-à-dire d'une anthropologie qui trace les connexions généalogiques, repère les récurrences, les répétitions, les ruptures éventuelles; qui réinterroge la colonisation sous l'angle d'une période particulièrement dense où la formation d'un empire, de lieux de domination économique, politique, culturelle, a impliqué l'émergence ou l'extension de plusieurs champs de connaissances, où la question de sens (sens du "projet" colonial) est d'autant plus légitime qu'elle est posée aux divers points de jonction du pouvoir et du savoir.

Médecines et sociétés: enjeux de Pastoriens/stratégies de guérisseurs

En termes à la fois anthropologiques et historiques, je propose une étude de la médecine coloniale dont le cadre de référence sera principalement l'Afrique Noire francophone. Il s'agira dans un premier temps de montrer en quoi cette médecine constitue un analyseur privilégié de la colonisation française; elle circonscrit en effet un domaine où s'est cristallisé l'idéal colonial (idéal qui exprimait une mise entre parenthèse de l'oppression en même temps qu'une volonté de faire croire efficacement en la mission civilisatrice de l'Occident), où ont convergé des intérêts et des enjeux de tous ordres, démographique (la politique coloniale française était résolument anti-malthusienne), économique (la mise en valeur des colonies exigeant le contrôle sanitaire des populations), etc... Mais cette médecine représente davantage; par son entremise l'empire colonial peut s'analyser sous l'angle d'un laboratoire in situ, d'un véritable champ expérimental où les médecins militaires (la plupart du temps pastoriens) pouvaient découvrir, compléter et améliorer les méthodes pastorien-nes. La France de ce point de vue était assez peu attractive, ayant déjà passé le cap des grandes épidémies; mais les colonies en revanche s'identifiaient largement aux fièvres, aux maladies parasitaires, à ces vecteurs, mouches, moustiques, qui portent en eux la malaria, la fièvre jaune, le choléra, etc... (Il est probable du reste que cette pathologie exubérante et sur-représentée par les récits de voyageurs a joué un rôle important dans le faible peuplement européen des colonies). La course au savoir, à la découverte, ne se jouait pas seulement entre médecins français, mais entre Nations colonisatrices; la vieille rivalité franco-anglaise, qui s'illustra à la fin du siècle dernier précisément par le partage des colonies, s'est déplacée par la suite, notamment sur ce terrain médical.

En outre pour cette médecine coloniale, les enjeux ne furent pas seulement d'ordre scientifique. Il s'est agi aussi pour elle d'occuper des places stratégiques, des

places de pouvoir dans l'administration de la société coloniale; les méthodes de prévention et de lutte qu'elle mit en oeuvre n'étaient pas simplement sanitaires, mais aussi politiques et législatives: par elles le corps social était contrôlé et quadrillé.

Pour appréhender tous ces aspects, tous ces enjeux de la médecine coloniale, j'ai choisi un fil conducteur, la maladie du sommeil. Fléau le plus ravageur, elle fut par là même la pathologie qui inspira des doctrines de lutte très élaborées et servit de paradigme aux autres maladies à vecteur. Mais de toutes les pathologies exotiques, la trypanosomiase fut aussi celle qui suscita le plus de controverses; controverses d'autant plus intéressantes (et qui se poursuivent jusqu'à aujourd'hui) qu'en dépit de réussites spectaculaires, d'éradications qui signent la victoire toute militaire de grands "Pastoriens" (Jamot, Muraz, etc...), la maladie du sommeil (en tant qu'épidémie virtuelle), est restée résistante au savoir bio-médical: on ignore encore certains paramètres de sa transmission, on ne connaît pas tout, loin s'en faut, de son cycle parasitaire, on ne vaccine toujours pas et la thérapeutique présente des inconvénients iatrogènes.

Dans la perspective de ce "chassé-croisé" anthropologique, l'étude de cette médecine coloniale, en particulier de ces Pastoriens face à la trypanosomiase, me paraît être un excellent contrepoint à l'approche d'une réalité apparemment toute différente, celle des guérisseurs. Pour des raisons de connaissance antérieure du terrain et du pays, et parce qu'elle s'inscrit dans un travail d'équipe déjà amorcé, cette seconde étude aura pour cadre la Côte d'Ivoire, notamment l'Ouest ivoirien. Sa ligne directrice peut se résumer ainsi. La Côte d'Ivoire, comme beaucoup de pays africains (mais ceci peut s'appliquer dans une certaine mesure aussi à la France) connaît un "pluralisme médical". Notion strictement empirique, elle décrit simplement le fait d'une co-existence et d'interactions entre des médecines dites traditionnelles et une médecine dite moderne. Ce pluralisme médical ivoirien suggère l'hypothèse suivante. La modernité incarnée par le milieu hospitalier et par les représentants du savoir bio-médical, loin d'estomper les médecines dites traditionnelles, semble à l'inverse les amplifier.

Le métier de guérisseur offre, si je puis dire, de bons débouchés et suivant une gamme très diversifiée, correspondant à des spécialités, des fonctions particulières (divinatoires, religieuses, prophétiques, etc...). Toute la question est donc de savoir, ou plutôt de comprendre les modalités par lesquelles on devient guérisseur, comment se taillent les réputations, quels types de stratégies, de rapports à la clientèle, sont mis en oeuvre pour occuper telle place dans de probables réseaux; comment les savoirs et pratiques traditionnels sont-ils utilisés, cumulés, réinterprétés, simplifiés, ou mêlés à des connaissances médicales modernes? Et pour parler trivialement, pourquoi "ça marche"? Autant de questions qui concernent les relations entre médecines et sociétés, et qui ne sont pas étrangères à celles qui se dégagent des rapports entre médecine et société coloniale.

Exercices d'anthropologie historique: qu'est-ce que coloniser veut dire?

Dans une perspective plus large et qui vise à renouer avec des préoccupations anthropologiques précédemment esquissées (raison développante, raison ethnologique) je me propose de réinterroger la colonisation française sur le plan des rapports qu'ont entretenus la production de connaissances relatives aux sociétés colonisées et ce qu'on pourrait appeler d'une manière ramassée, la "raison d'Etat colonial" (et qui signifie tout aussi bien préoccupations administratives que projets de mise en valeur). Le but ici consiste à repérer la fabrication de stéréotypes, les procédures de reconnaissance et d'identification des sociétés africaines, les manières dont elles ont été valorisées ou disqualifiées, quels types de relations ont été établies entre ces classements socio-culturels et les projets de mise en valeur (et plus largement la politique coloniale). Pour cerner de tels lieux de jonction entre un certain savoir, l'administration et le développement (autre nom de la mise en valeur), il conviendra de se reporter

aux nombreux écrits laissés par les administrateurs coloniaux, à ces "monographies de cercles", ces "coutumiers"; à travers ces écrits c'est toute une ethnographie qui a été produite. L'ethnologie qui s'est élaborée par la suite (à partir des années 1930) s'est sans aucun doute démarquée d'une telle production (tout en reconnaissant parmi ces administrateurs-ethnographes, quelques excellents observateurs: tels que Maurice Delafosse, Charles Monteil, etc...) mais pour autant elle est loin d'en avoir effacé toutes les traces. On se propose donc d'identifier les filiations, les récurrences, et d'examiner comment certaines catégories utilisées dès la mise en place du système colonial n'ont cessé d'être reproduites et de faire écran pour penser certaines réalités africaines, en particulier celles qui se dégagent de l'histoire pré-coloniale.